

1. « Si quelqu'un scandalisait un de ces petits qui croient... » De ce texte, nous ne conservons le plus souvent que la volonté de ne pas faire de vague pour ne choquer personne. Et sur ce point, notre époque est devenue extrêmement chatouilleuse. La susceptibilité ne s'est jamais aussi bien portée. La moindre remarque est récupérée, le plus petit changement apportée à une certaine routine devient crime de lèse-majesté ; toute initiative personnelle est suspecte et la volonté de se singulariser est proscrite. Que penseront les gens ? Le qu'en-dira-t-on règne en maître sur une société qui meurt de son immobilisme même. Le phénomène n'est pas nouveau, il est même fondateur de toute société. En effet, toute société doit se prémunir contre les puissances de désordre et d'éparpillement qui la menacent de chaos et d'éclatement. Il y a en elle une force d'ordre qui soumet les individualités anarchiques et les vellétés d'originalité. Les sociétés en décadence ne supportent d'ailleurs plus la moindre dérogation aux codes établis qui se révèlent incapables de structurer une manière d'être et de penser. Notre société n'est plus régie par la raison chrétienne, pas plus que par la raison philosophique des Droits de l'homme. Nous avons perdu la tranquille assurance de celui qui se sent bien établi dans son bon droit et sûr de sa force. Relisons Nietzsche : « Les eaux de la religion sont en baisse et laissent derrière elles des marécages ou des étangs ; les nations s'opposent de nouveau dans de vives hostilités et cherchent à se déchirer. Les sciences, cultivées sans mesure et avec la plus aveugle insouciance, émiettent et dissolvent tout ce qui était l'objet d'une ferme croyance ; les classes cultivées et les Etats civilisés sont balayés par un courant d'affaires magnifiquement dédaigneux. Jamais siècle ne fut plus séculier, plus pauvre d'amour et de bonté. Les milieux intellectuels ne sont plus que des phares ou des refuges au milieu de ce tourbillon d'ambitions concrètes. De jour en jour, ils deviennent eux-mêmes plus instables, plus vides de pensée et d'amour. Tout est au service de la barbarie approchante, tout y compris l'art et la science de ce temps. » Nous sentons le sol idéologique de notre civilisation s'effondrer ; nous sommes à l'articulation de deux mondes, sans que nous voyions très clairement se profiler le monde à venir. Comme un grand malade, tout choc, voire tout contact nous est devenu douloureux. Quand on entre dans la chambre d'un agonisant, tout éclat de langage ou tout changement d'habitude est déplacé, pour ne pas dire inconvenant. Pas de scandale....

Poursuivons sur cette lancée. Jésus est-il le mieux placé pour prévenir ses disciples contre le risque du scandale ? Oserons-nous rappeler que Jésus a précisément été en scandale à la majorité de ses contemporains déconcertés par ses attitudes et ses paroles choquantes au plus haut point ? Et le texte de ce dimanche ne fait pas exception à la règle, lui qui préconise l'automutilation et des procédés que ne reniera pas l'Inquisition dans les heures les plus sanglantes et les plus sombres de son histoire. Qu'on ne vienne pas immédiatement évoquer des façons de parler et du langage imagé ; le langage que Jésus emploie et déploie est d'une rare violence et nous devons en rendre compte honnêtement sous peine de décrédibiliser la pertinence du témoignage chrétien. C'est le ton qui fait la musique. Peut-être allons-nous découvrir que le « gentil et doux Jésus » n'a que de très lointains rapports avec le Jésus des

Evangelios ? Jesús hurte de plein fouet la sensibilité religieuse de son peuple en ne respectant pas les règles les plus sacrées et en relativisant des usages consacrés par les siècles. Il fait la leçon aux élites intellectuelles et morales de sa nation, il met sens dessus dessous les attentes messianiques de la population et il fait tant et si bien qu'il souffle sur les braises de la révolte contre l'occupant romain. Son exécution n'est pas le fruit du hasard. Alors qu'en est-il de cette mise en garde contre le scandale ?

2. Notons immédiatement que le cadre de cette réflexion initiée par un fait divers, si l'on peut dire, est le cercle rapproché des disciples : Jésus s'adresse à une élite dirigeante réduite ; Jésus propose à ses disciples un style de gouvernance, de *management*, autre que celui qui a cours dans les modèles culturels ambiants. Ne nous cachons pas que le ton employé par Jésus est comminatoire, menaçant. Un des fils de Zébédée, Jean, un de ceux qui se proposaient de faire tomber le feu du ciel sur une ville peu accueillante et qui se flattaient d'avoir des places d'honneur dans le Royaume à venir, Jean lance sur la base d'une réaction sectaire un nouveau sujet de discussion. « Maître, nous avons vu un homme qui chasse des démons en ton nom ; et nous l'en avons empêché parce qu'il ne nous suit pas. » Il n'est plus question de la prééminence d'un disciple sur un autre, mais de la domination d'un groupe, d'une institution qui a en quelque sorte le monopole des exorcismes. D'autres témoignages du Nouveau Testament nous montrent que très tôt le nom de Jésus a été utilisé comme une formule magique ou comme un fétiche ; Jésus ne voit pourtant qu'une chose : cet homme n'agit pas pour lui ou en vue de lui, il chasse les démons et donc il libère des êtres asservis et diminués ; cela lui suffit, car il coopère avec lui contre les forces du mal et de la déshumanisation. Jésus se sent à la tête d'un mouvement fort et conquérant qui n'a aucune raison de s'enfermer dans son « pré carré ».

« Quiconque vous donnera à boire un verre d'eau en mon nom.. » Le moindre geste de sympathie pour le porteur de l'Évangile est relevé. Finalement, recevoir le messager de l'Évangile avec d'élémentaires égards pose un acte qui vaut à celui qui l'accomplit la faveur de Dieu et l'assure même d'une récompense au jour du Jugement. L'argumentation peut se révéler déconcertante à notre esprit, mais Jésus considère les hommes de bonne volonté englobés dans le rayonnement de cette ère nouvelle qui se lève sur le monde en sa personne.

Jésus porte son regard, non plus sur le monde extérieur, mais sur la communauté des disciples. Le païen sympathisant qui offre une coupe d'eau ne perdra pas sa récompense, mais le chrétien qui fait choir un commençant dans la foi sera exposé aux rigueurs du pire des jugements imaginables. Le danger pour l'Église ne vient pas essentiellement de l'extérieur, mais de l'intérieur : il ne faut pas risquer de décourager les gens sympathisants du dehors par un comportement qui est en porte-à-faux avec la Bonne Nouvelle. Le scandale est cette pierre sur le chemin, cet obstacle qui fait chuter. Une attitude toute de mépris et de suffisance détourne de cet Évangile marqué par l'abaissement volontaire du service. Les disciples se battent pour des questions de prééminence et d'honneur ; ils se constituent en institution gardienne jalouse de l'héritage et de l'influence de Jésus, Il s'agit de les suivre eux et non pas d'abord Jésus. Le Maître sait que toute religion suscite la caste des « gardiens du temple » Il connaît la morgue des détenteurs du savoir et des rites religieux qui décourage les mieux

disposés. « Si ta main est pour toi une occasion de chute, coupe-la... » Faudrait-il prendre dans leur sens le plus littéral les paroles de Jésus ? L'exemple ne nous vient-il pas d'Origène, lui qui avait séduit et conquis un public essentiellement féminin, l'éminent Père de l'Eglise : afin d'échapper aux flammes de l'enfer, il s'était émasculé lui-même. « On ne pensera ni aux mains, ni aux pieds, ni aux yeux » ironise encore Nietzsche à propos de cette morale chrétienne masochiste. « Selon Jésus, écrit Drewermann, il faut inévitablement faire *un choix*. Face à Dieu, ou bien on apprend à passer par le baptême du feu en « brûlant » toutes les sécurités, les évidences des « yeux », des « mains », des « pieds », pour tout recommencer à neuf, ou bien on restera jamais victime de sa peur. Ayant raté sa vie, on « brûlera » alors de désirs insatisfaits, et cette souffrance, parfaitement infructueuse et vide, finira de détruire le peu d'espérance et de vitalité qui reste. » Il y a en nous des tendances à éliminer à tout prix ; mais au sein de la communauté, il faut éloigner les membres qu'on jugerait aujourd'hui toxiques, car il en va du soin à accorder aux apprentis de la foi et aux plus faibles. J'ai bien conscience que ce texte nous conduit en équilibre instable sur une ligne de crête entre deux précipices. Jésus augmente encore notre malaise en évoquant les mises à mort que les Romains pratiquaient en jetant les condamnés à mort dans la mer lestés d'une grosse pierre. Jésus donne un luxe de détail en mentionnant la pierre de meule tirée par un âne ; elle est énorme par rapport à la pierre des moulins manuels. Se la voir attachée au cou garantit de trouver rapidement au fond de l'eau. La géhenne rappelle une vallée de sinistre mémoire à proximité de Jérusalem ; on y avait pratiqué le sacrifice rituel d'enfants et elle était devenue une décharge toujours en combustion. Ajoutons à cela la perspective des vers rongeur les cadavres et nous avons toute l'imagerie traditionnelle de l'Enfer. Rien n'est de trop dans cette gradation de l'horreur pour dénoncer l'attitude de ceux qui par leur attitude détourneraient un commençant dans la foi de son évolution en devenir. Le radicalisme de Jésus scandalise les auditeurs de toutes les époques par le souci qu'il a et le soin qu'il prend de ces « petits » à la destinée desquels il s'est voué corps et âme.

« Car tout homme sera salé de feu ». Le talent de Jésus dans le maniement des métaphores est éclatant. Les sacrifices de l'Ancienne Alliance étaient salés ; le sel assure la conservation et préserve de la corruption et il évoque aussi la conclusion de l'alliance où l'on partage le pain et le sel. Saler, dans de nombreux peuples exprime l'idée d'un prix élevé et celle d'un traitement sévère, d'un sacrifice à consentir. Il est nécessaire de passer par une épreuve purifiante pour accéder à une vie qui a la saveur de la vie éternelle. « Ayez du sel en vous-mêmes. » Le sel rend la nourriture agréable et il désigne l'agrément des rapports sociaux, l'affabilité dans les relations. Il est symbole de l'amitié.

Le propos de Jésus est pour le moins vigoureux, mais ce qu'il a entendu des discussions des disciples en chemin sur la grandeur et sur leur crainte devant un service total, sans perspective de retour le pousse à les remettre à l'ordre pour enrayer ce mouvement qui les conduira inéluctablement à devenir insipides et inutiles.

3. Il nous faut nous mettre à la rencontre de Jésus tel que les Evangiles nous le présentent, sans affadir ni détourner ses propos. La nature, l'histoire sont parfois de grandes écoles d'athéisme et l'Eglise et les chrétiens aggravent souvent ce constat déplorable. Jésus, dans son étrangeté même, dans ses excès et sa démesure est le

vivant par excellence. Il est le seul homme qui ait compris la manière d'utiliser la vie et il est venu pour nous révéler le secret de l'existence. Il s'exhale de lui une impression de plénitude d'humanité. Une vie qui ne brûle pas de désirs inassouvis, mais qui est conduite de belle et grande façon vers son accomplissement. Une pareille foi en Dieu, mais aussi en soi-même et en chaque être qu'il rencontre est contagieuse. Jésus croit en Dieu, mais il croit aussi à la destinée possible du plus petit des hommes. Et s'il se donne tout entier à sa tâche, c'est qu'il veut susciter l'émergence d'une humanité digne de ce nom en tout être. « Voilà deux programmes en présence. D'un côté, la raison du plus fort et la lutte pour la vie, pour la prééminence ; de l'autre, la raison du plus aimant et la lutte pour la vie des autres, le service du prochain. » (W. Monod) Il faut choisir et prendre le contre-pied des idées les mieux reçues pour se faire le champion, non de l'indifférence insipide, mais d'une paix qui permette de sauver le plus petit, c'est-à-dire de lui assurer des conditions qui lui permettront de donner toute sa mesure. « Avoir foi en Dieu, c'est d'abord croire que Dieu est ...mais c'est aussi vouloir que Dieu soit dans l'histoire et dans la nature...il faut vouloir que Dieu soit, il faut l'affirmer par toutes les puissances morales de notre être, il faut que toutes nos facultés deviennent les complices de son avènement, les alliées de sa cause. En définitive, avoir foi en Dieu, ce n'est pas une simple croyance intellectuelle, c'est un acte héroïque, c'est un enrôlement personnel au service de la vérité, de la justice, de la beauté, de l'amour ; c'est une libre subordination du présent à l'avenir ; c'est une consécration de notre corps, de notre âme, de notre esprit à l'idéal que Dieu poursuit en l'humanité par le Fils de l'homme. » (W. Monod) Dans la mesure où nous ne nous livrons pas sincèrement notre vie, notre corps et ses membres à cette force qui va et qui transforme la réalité de l'intérieur, nous cessons d'être les collaborateurs du Christ et nous trahissons la cause du genre humain et nous empêchons la foi en Dieu de prendre racine parmi les hommes. Le scandale surgit de l'attitude du chrétien qui ne veut plus croire en Dieu en train de se manifester et qui a abdiqué sa foi en l'être humain en devenir.

Le scandale sans rémission est causé par tous ceux, croyants ou non, qui dégoûtent leur prochain de la perspective de façonner leur personne et de gravir les cimes d'une réalité autre que celle qui se donne à voir. Que chacun puisse accéder au sommet de sa montagne difficile à gravir, avec des muscles douloureux, des doigts abîmés par l'escalade et des blessures, mais avec la joie de ne pas en être réduit à vivre dans une plaine artificiellement nivelée et dans un gris uniforme.